

Les synagogues de la dispersion en effet avaient recueilli des sicaires fugitifs, missionnaires et martyrs de cet illuminisme factieux qui avait perdu la Judée. On racontait leur héroïsme dans les combats ; on était témoin de leur courage dans les supplices ; parmi eux, tous jusqu'aux enfants enduraient les plus cruelles tortures, plutôt que d'articuler ce seul mot : *César maître* (Καίσαρα δεσπότην) ¹ ; fidèles ainsi à cette doctrine de leur secte que Dieu était pour Juda le seul Seigneur, et qu'à lui seul on devait obéissance ; courageux sans doute, de ce courage qui, joint à la vérité et à la patience, fait les martyrs, mais qui, joint à l'erreur et à la révolte, fait les sectaires.

Or ces synagogues asservies auxquelles ils parlaient d'indépendance, ce peuple humilié auquel ils parlaient de gloire, ce peuple déjà enivré de prophéties qu'il ne comprenait plus, de calculs toujours déçus et toujours recommencés, d'enseignements rabbiniques plus obscurs et plus multipliés chaque jour, recueillait avec avidité ces paroles et ces exemples. Les Juifs de la dispersion se préparaient ainsi à suivre l'exemple des Juifs de Palestine et à perdre dans leurs rêves d'indépendance et de gloire ce qui leur restait de liberté, d'aisance et de paix. C'est ce que devaient voir les générations suivantes sous Trajan et sous Hadrien ; car la ruine de Jérusalem par Titus n'est que la première étape de la nation juive dans sa carrière de calamités.

1. Jos., VII, 37 (10, 1).

SIXIÈME PARTIE

ÉTAT DES ESPRITS

CHAPITRE XVIII

LES HÉRÉSIAIRES.

Videte ne seducamini : multi venient in nomine meo dicentes quia ego sum et tempus appropinquavit. Nolite ergo ire post eos.

Prenez garde de ne pas être séduits, car beaucoup viendront en mon nom, disant que c'est moi et que le temps approche. Ne les suivez pas.

(Luc, XXI, 8.)

Les prophéties étaient donc maintenant accomplies. Une génération entière ne s'était point passée ; la race des contemporains du Christ ne s'était pas éteinte sans avoir vu de ses yeux la vérité des paroles divines. Les persécutions, les hérésies, les faux prophètes et les faux christes, les calamités publiques, les guerres et les soulèvements des peuples, les douleurs de Jérusalem, son investissement, ses angoisses, sa destruction, le massacre et la captivité de ses fils ; tout était venu à l'heure marquée. Pas un iota de la parole

divine et sur Jérusalem et sur le monde n'avait manqué de s'accomplir.

Maintenant le monde respirait. Rome avait été pacifiée par la victoire de Vespasien et plus encore par sa venue; l'Occident, par les armes et la politique de Céréalis; l'Orient, par l'épée de Titus et l'épouvantable châtement du peuple juif. Le Capitole commençait à se relever; les dieux et les lois de Rome sortaient de leurs cendres. Le trésor, épuisé par les frais de tant de guerres civiles, se remplissait, grâce à l'économie, on peut dire à l'avarice du prince. En mémoire de ces longues douleurs et de ce repos enfin reconquis, Vespasien élevait non loin du Forum un temple magnifique. L'univers, tant de fois dépouillé, fournissait pour l'orner de nouvelles dépouilles et de nouveaux chefs-d'œuvre. Les vases d'or du temple de Jérusalem y étaient déposés, et l'empereur donnait à cet édifice fastueux, qui devait malheureusement peu durer, le nom de temple de la Paix¹.

Cependant il demeurait encore comme une certaine oscillation après cette grande secousse qui avait agité le monde.

1. Voir Suét., *in Vesp.*, 9. — Hérodien, I, 14. — Pline, *H. n.*, XXXIV, 8; XXXVI, 5; XLV, 10. — Josèphe, *de B.*, VII, 59 (5, 7). — Dion, LXVI, 15. — Ce temple fut achevé par Domitien (*Stace, Sylv.*, IV, 3, 16). Les savants s'y réunissaient (Galen., *de Libris suis*). Incendié sous Commode (Gal., *ibid.* Trébellius Pollio, 31; Dion, Hérodien). — Il paraît avoir été placé sur l'emplacement où sont aujourd'hui les restes de la basilique de Constantin.

Comment aurait-il pu en être autrement? Les calamités avaient été tellement multipliées, que les convulsions mêmes de la nature, pestes, tremblements de terre, disettes, avaient pu passer pour de simples présages. En vingt-deux mois, quatre révolutions: cinq princes renversés et mis à mort; Néron et Othon finissant par le suicide; Galba, Pison, Vitellius, par une mort ignominieuse suivie d'insultes pour leurs cadavres; l'Italie envahie deux fois; Rome deux fois prise, et, la seconde fois, prise d'assaut; l'ébranlement, une fois donné au centre, retentissant jusqu'aux extrémités; les provinces se soulevant comme Rome, les populations comme les armées, les barbares comme les sujets de l'empire; la Gaule en révolte, la Germanie en armes, la Judée couverte de sang et de ruines; la guerre sur le Rhin, sur le Danube, sur l'Humber, sur la mer Noire, au pied de l'Atlas, en même temps que sur le Tibre; à la fois guerre civile, guerre sociale, guerre étrangère; révolte du peuple sujet contre le peuple maître, de la province contre la métropole, du soldat contre son drapeau, du barbare contre le civilisé; jamais peut-être, pour des causes aussi diverses, on n'avait vu s'agiter autant de nations, souffrir autant de contrées, mourir autant d'hommes. Est-il étonnant que l'ébranlement durât encore lorsque la secousse avait cessé, et que le monde tremblât toujours du tonnerre qu'il n'entendait plus?

Aussi le désordre de la guerre civile durait-il en certains lieux après la guerre civile. On soupçonnait des prétendants à l'empire. On entendait parler de faux Nérons, et plus d'une fois encore, sous ce nom, toujours populaire pour la honte de ce siècle, des aventuriers surent se faire un parti ¹. Enfin, cette crise de vingt-deux mois laissa de si formidables souvenirs, que, neuf ans après, lorsque Julius Sabinus, le révolté lingon, fut découvert dans la caverne où sa femme l'avait caché, Vespasien, clément d'ordinaire, ne crut pas possible de lui faire grâce.

Et surtout ces calamités avaient un caractère particulièrement néfaste qui ajoutait à la douleur une sorte d'effroi religieux. Le Capitole anéanti était pour Rome plus qu'un malheur ; c'était un opprobre, un présage fatal ; c'était la plus grande douleur, dit Tacite, que depuis sa fondation Rome eût éprouvée. La soumission de plusieurs légions à un empire barbare était une tache pour ainsi dire inexpiable. Les abominations de Jérusalem, où un million d'hommes avait péri et où une mère avait mangé son enfant, n'étaient pas seulement la douleur d'une ville assiégée ; c'était le stigmate d'une ville maudite. De plus, tant de prodiges avaient été racontés, tant de présages avaient annoncé ces révolutions, tant d'actes néfastes les avaient appelées ; elles semblaient si évidemment

1. Tac., *Hist.*, II, 8, 9. — Suet., *in Ner.*, 57. — Xiphil., LXIV, — Zonaras, *Annal.*, II.

le fruit de la colère divine, qu'il en demeurait dans les âmes une impression profonde de cette peur mystérieuse à laquelle les Romains appliquaient particulièrement le mot de religion.

En outre, nul n'ignorait que quelque chose de semblable avait été prédit aux chrétiens par la parole de Notre-Seigneur, aux Juifs par leurs prophètes et par Moïse, aux païens par cette voix universelle de l'Orient que les écrivains attestent. Pour chacun, avec plus ou moins de clarté, une attente douloureuse avait donc précédé la douleur. Pour chacun aussi, avec plus ou moins de clarté, une certaine espérance s'était mêlée à cette attente ; ç'avaient été pour Israël ces espérances si amèrement déçues d'émancipation et de gloire ; pour l'Orient, la perspective d'une révolution qui devait le relever et le glorifier ; pour bien des peuples soumis à Rome, l'espoir de la liberté ; pour bien des chrétiens, l'attente du dernier avènement du Sauveur ; pour quelques-uns même, celle de son règne visible sur la terre. Tout s'était donc réuni pour troubler les âmes, la crainte, la douleur, l'espérance, une crainte et une espérance mystiques que les événements avaient exaltées et qu'ils n'avaient pas satisfaites.

Aussi tout se pacifiait, sauf les âmes. Le monde respirait, mais comme le malade respire, encore tout ému de la crise où il a failli périr. L'esprit humain ne rentre pas dans ses limites aussi promptement que la

mer. Les oscillations des âmes sont de plus longue durée que les oscillations des empires, et pendant longtemps le contre-coup moral de cette courte secousse révolutionnaire se fit sentir chez les peuples.

C'est ce contre-coup dont je veux parler. Je dois examiner cette action, pour ainsi dire spirituelle, des événements politiques sur les trois classes de la société : Juifs, Chrétiens et Gentils.

J'ai peu à revenir sur le judaïsme. Là il est déjà clair qu'il y avait eu une profonde douleur, une douleur pleine de menaces surnaturelles, et une folle espérance cruellement déçue. Malheureusement Israël n'avait pas recueilli les fruits de cette amère leçon. Il n'avait appris ni le repentir ni même la patience. Il était vaincu et accablé, sans que sa force fût brisée, encore moins son cœur soumis. L'attente désespérée du Messie, la fausse interprétation des prophéties, le désir impatient de liberté et de domination qui l'avait conduit à sa ruine, devaient l'y conduire encore. Ces pensées voilées couvaient sous la cendre : ces fugitifs errants de contrée en contrée, ces esclaves que l'on vendait pour quelques oboles sur tous les marchés de l'Orient, ces captifs qui étaient la pâture de l'amphithéâtre, ces mendiants du bois d'Archie, n'avaient pas renoncé à être les maîtres du monde. La suite devait le faire voir. Le peuple juif vaincu croyait même aux prophètes de la révolte plus facilement que le peuple juif, heureux et libre, ne s'était laissé entraîner à y

croire. Il appartenait d'avance à tous les prétendus *filz de l'étoile* qui pourraient surgir dans ses ténèbres, depuis qu'il avait méconnu l'étoile des Mages et le véritable Orient. Il allait avec eux, s'éloignant de plus en plus de son intérêt véritable, de sa tradition première, de la voie de ses pères et de la loi de son Dieu.

Arrêtons-nous davantage sur ce qui se passait dans l'Église ou du moins chez un certain nombre de chrétiens. Là aussi, bien que la prophétie eût pour eux une clarté tout autre, il y avait eu, outre la douleur d'assister à de telles scènes, outre le sentiment de respect et de crainte que devait inspirer le spectacle de ces justices de Dieu, il y avait eu une espérance déçue, par suite un trouble dans ces âmes. J'ai dit ailleurs¹ quelles étaient leurs espérances, autrement héroïques et autrement fortes que ne sont les nôtres. Elles avaient lu dans les Évangiles le second avènement du Sauveur annoncé en même temps que le châtimeut de Jérusalem, et, ne distinguant pas assez les deux prophéties l'une de l'autre, elles s'étaient mises à espérer comme prochain le second avènement, en même temps qu'elles attendaient comme prochaine la ruine de Jérusalem. Quand Jérusalem fut tombée, elles s'étonnèrent de ne pas voir le Christ venir ; chaque année devait rendre l'attente plus vive

1. Voir ci-dessus, t. I, p. 23 et s.

et la faire arriver jusqu'au murmure. Nous voyons une trace de cette attente dans l'épître attribuée à saint Barnabé et qui a dû être écrite peu après la chute de Jérusalem¹. Elle admet d'abord, il est vrai, l'opinion des rabbins qui fixait à six mille ans la durée du monde, et d'après laquelle en ce siècle-là on n'aurait pas dû croire encore le monde près de sa fin ; mais elle ajoute ensuite que « la tentation suprême dont parle Daniel », en d'autres termes, que « l'Antechrist approche » ; que « Dieu a abrégé les temps et les jours pour hâter l'entrée de son bien-aimé dans son héritage ». Elle voit dans les dix Césars, depuis le grand Jules jusqu'à Vespasien, y compris Vespasien et ses trois prédécesseurs éphémères, se réaliser ce qu'a dit le prophète des dix qui régneront sur la terre, qui seront réduits à trois, et ces trois à un. Et elle conclut : « Le temps n'est

1. Voir 4, 15, 21. Daniel, IX, 24, 27. — Consummata enim tentatio, sicut scriptum est, sicut Daniel dicit, adpropinquavit. Propter hoc enim Dominus intercedit tempus et dies, ut accederet Dilectus illius ad hæreditatem suam. Dicit sic propheta (Daniel, VII, 24) : « Regna in terris decem regnabunt et resurget retro pusillus et deponet tres in unum. » De hoc ipso, dicit iterum Daniel : « Et vidi quartam bestiam nequam et fortem et sæviorem cæteris bestiis et apparebant illi decem cornua, et ascendit aliud cornu breve in medio illorum, et dejecit cornua tria de majoribus cornibus. » (VII, 7, 8). Intelligere ergo debemus. Ep. S. Barnab., 4. — Ουκοῦν, τέχνα, ἐν ἑξ ἡμέραις ἐν τοῖς ἑξακισχιλίαις ἔτεσι, συντελεθήσεται τὰ πάντα... *Ibid.*, 15. — Ἐγγὺς γὰρ ἡμέρα ἐν ἣ συναπολείται πάντα τῷ πονηρῷ. Ἐγγὺς ὁ Κύριος, καὶ ὁ μισθὸς αὐτοῦ, 21. On sait que nous ne possédons l'ensemble de cette épître que dans une version latine ancienne. C'est grâce à des citations faites par différents auteurs ecclésiastiques que nous possédons le texte grec original de certains passages.

pas loin où tout doit finir avec le mal ; le Seigneur n'est pas loin, et avec lui la récompense. »

Chez les chrétiens d'origine judaïque, ce sentiment prenait un autre caractère. Non - seulement ces hommes qui pleuraient leur patrie avaient hâte que Dieu leur en rendît une autre, et que la Jérusalem des cieux leur fût ouverte ; mais à ces élans de la foi et de la douleur s'ajoutait une pensée, sinon de vengeance, au moins de rétribution sévère. N'y avait-il pas aussi un arrêt contre Rome qu'on avait vue elle-même si près de périr, contre cette Rome, commune ennemie des Juifs et des chrétiens, qui avait profané le temple de Jérusalem et inondé le Vatican du sang des martyrs ? D'ailleurs, la chute du genre humain pouvait-elle avoir lieu sans que la chute de Rome la précédât ? Rome était tellement devenue le centre nécessaire, et l'empire romain, la forme nécessaire des choses humaines, que l'on ne comprenait pas plus le monde sans Rome que Rome sans le monde. Rome résumant en elle tous les vices du monde, le monde souillé des crimes de Rome, étaient responsables l'un pour l'autre. Le châtement de Rome et la ruine du genre humain étaient des événements qui pendant longtemps ne se séparèrent pas, soit dans les craintes, soit dans les espérances des fidèles.

Telles étaient les pensées qui agitaient bien des âmes chrétiennes. Dans une certaine mesure, elles pouvaient être innocentes ; poussées trop loin, elles

pouvaient enfanter le murmure, la rébellion, l'hérésie; et l'Église en ce moment, si elle n'eût eu confiance que dans les précautions humaines, si elle ne se fût sentie préservée d'en haut, pouvait se croire bien exposée aux coups de l'hérésie. Depuis six ans, elle était proscrite; elle ne vivait plus au grand jour; les assemblées des fidèles étaient rares, nocturnes, souterraines, abrégées par la crainte, interrompues par le péril. Souvent l'évêque était obligé de se cacher; les prêtres se dispersaient. Ce n'était plus par des réunions libres, nombreuses et fréquentes; c'était d'homme à homme, de bouche à bouche, par des visites secrètes et rares, que la foi s'entretenait. Elle avait ses voyageurs dévoués, ses pieux et clandestins visiteurs, reconnaissables aux signes secrets dont ils faisaient usage, aux lettres mystérieuses dont ils étaient porteurs. La prédication se faisait ainsi de province en province, de contrée en contrée, de maison en maison, de l'hôte à l'hôte, de l'ami à l'ami; ou tout au plus dans quelque assemblée subitement et nuitamment convoquée autour d'un passant qui était arrivé le soir, qui allait repartir le matin¹.

Mais, on le sent, cette prédication individuelle et clandestine, cette vie de pieuses visites pouvait favo-

1. Voir les épîtres de saint Jean (II, 7-11. III, 3, 5, 6-12), les Constitutions apostoliques sur les *Litteræ formatæ*, et surtout l'épître de saint Clément sur la *Virginité* (II, 1-5).

riser, non-seulement l'oisiveté et le bavardage de quelques fidèles, mais l'hypocrisie et la fraude de bien des faux docteurs. Le levain n'a jamais manqué même au milieu de la farine la plus pure. Le chrétien voyait arriver certain frère auquel il ne savait trop s'il devait ouvrir ou fermer sa porte, mais qui venait de loin, poudreux, épuisé. Introduit dans une maison, le nouvel arrivé pénétrait de là dans une autre; il s'établissait auprès d'une vierge pour lui lire les saintes Écritures; il s'approchait d'un frère souffrant qu'il avait la prétention d'exorciser; il rencontrait des veuves qui depuis des années n'avaient pas goûté le pain de la parole ni entendu les prières d'un confesseur de la foi¹. Il apportait avec lui de saints livres, rares et précieux trésors; mais, au milieu de ces saints livres, se trouvaient de faux évangiles, de prétendues lettres des apôtres, des révélations apocryphes. Il arrivait ainsi en dessous²; après avoir gagné la confiance d'une veuve ou d'un malade, il gagnait celle de la communauté; supplantait l'évêque prisonnier ou fugitif; se faisait attribuer les dignités de l'Église, déjà flatteuses pour l'ambition; se faisait chef de la parole sainte pour en trafiquer. Le denier de l'autel, la collation prélevée sur la pauvreté des saints grossissaient son trésor. Souvent,

1. Clément, *Ad Virg.*, I, 2.

2. *Subintroierunt*, dit saint Jude, 4. — « Ces hommes sortent du milieu de nous; mais ils ne sont pas de nous. » I Joan., II, 19. V. encore les deux premiers chapitres de l'*Apocalypse*.

on était éloigné, et par la distance et par le péril, de cette hiérarchie qui avertit, juge, préserve ; et, si quelque messager arrivait d'une église lointaine et respectée, l'évêque intrus empêchait qu'il ne fût reçu. C'est ainsi que le christianisme vivait dans ce demi-jour de la retraite, de la solitude, de la proscription, favorable, si la protection d'en haut avait manqué, aux fausses lueurs de l'imposture.

Il ne faut donc pas s'étonner que, dans cette situation humainement si périlleuse, au milieu d'une époque si troublée, et en un siècle si fécond en impostures, les faux docteurs se soient de loin en loin produits dans l'Église. « Mes petits enfants, dit l'Apôtre, vous avez entendu que l'Antechrist doit venir, et aujourd'hui, en effet, il se fait beaucoup d'antechrists. Beaucoup de séducteurs et de faux prophètes se sont produits dans le monde. » Des femmes même se faisaient prophétesses, nouvelles Jézabel qui enseignaient l'adultère et le mépris de la loi de Dieu. Chaque église, pour ainsi dire, avait son faux prophète contre lequel elle devait lutter¹.

Et nous retrouvons ici toujours subsistant ce que nous avons remarqué ailleurs, ce double courant d'hérésies, l'un judaïque, l'autre antijudaïque, qui faisaient remonter les chrétiens égarés, ou vers la synagogue, ou vers le temple des idoles.

1. I Joan., II, 18, 19 ; IV, 1, 11. — II Joan., 7. — Apoc., *loc. cit.*

Les événements mêmes dont on était témoin donnaient à cette pente une force nouvelle. Les chrétiens qui étaient juifs de naissance ou enclins au judaïsme se rattachaient avec plus de passion à la synagogue expirante et captive ; ils exaltaient d'autant plus ce culte qui avait cessé, ce sacerdoce disparu, ces rites abandonnés ; et, à force de grandir la loi de Moïse qui était morte, ils arrivaient à diminuer la loi vivante du Christ. Ce fut au milieu des désastres du judaïsme, à Pella, lieu de refuge des chrétiens de Jérusalem, que naquit la secte des Ébionites, appelée ainsi ou du nom de son auteur, ou d'un mot hébreu qui signifie *pauvre*, à cause de la pauvreté dont ils se faisaient gloire¹. D'autres sectes, Nazaréens, Osséens, Minéens, pullulèrent à l'entour. Pour eux tous, comme pour ces judaisants que saint Paul avait déjà combattus, la loi de Moïse était toujours la loi suprême ; Jérusalem était la ville sainte ; la circoncision et les œuvres de la loi étaient les moyens indispensables du salut ; la virginité, un sacrifice inutile ; la polygamie, un droit ; le sabbat, un devoir obligé pour tous, quoiqu'ils célébrassent en même temps le dimanche. Saint Paul, qui avait tant poussé l'Église à sortir des pratiques juives, saint Paul n'était plus pour eux qu'un réprouvé et un apostat : né païen, prétendaient-ils, il avait souhaité épouser la

1. Origène (*Philocalia*, 1, 17) donne une autre explication de ce nom, mais qui me semble peu probable.